

TALWEG

Transrevue
Pensées – Art contemporain

03
le mouvement
2016
300 × 444 mm
impression offset
papier Olin Regular 70 g/m²
500 exemplaires
60 pages
15349 mots
93904 caractères
2494 lignes

Ludmilla Cervený
Alex Chevalier
Emma Cozzani
Arthur Debert
ExposerPublier
Mickaël Gamio
François-Xavier Guiberteau
& Anne-Émilie Philippe
Bénédicte Lacorre
mountaincutters

+ Marie-Ève Lacasse
Nathalie Quintane
Marie Richeux
Montassir Sakhi

PÉTROLE
Éditions

ISBN : 979-10-93041-04-9
28 €



Édito

Sobres Punks

Pas très loin de nous, dans l'Angleterre de la fin des années soixante-dix, on entendait : *No Future*. Certains (les punks) refusaient l'ordre établi. Il n'y a pas si longtemps, venu des États-Unis, résonnait à nos oreilles : *Yes, we can*. Le slogan de la campagne présidentielle de B. Obama donnait l'espoir d'une page en train de se tourner dans l'approche mondiale du politique.

Aujourd’hui, à notre échelle, que faire ? Comment va-t-on gérer notre emploi du temps, articuler nos gestes, notre pensée ? Peut-on agir, concrètement ? Au sein du comité éditorial de Pétrole Éditions, nous avons 25 ans, 27 ans, 30 ans. Plus nous essayons de dire des choses, de développer des idées, d’être dans l’action et la rencontre, de faire bouger les lignes, plus nous avons le sentiment que nous n’avons (encore) rien dit, rien fait, rien vu. Nos expériences de ce monde en constante mutation se minimisent au fur et à mesure qu’elles s’étendent. Ce constat n’est pas pessimiste, au contraire, il est plein d’un avenir vers lequel nous allons, les yeux ouverts, les poings dans les poches : « Ce que je veux, c’est être au cœur de ma vie – être là où l’on se trouve, contemporain de soi-même *dans* sa vie, prêter une totale attention au monde, qui *vous* inclut. Vous n’êtes pas le monde, le monde n’est pas identique à vous, mais vous êtes dans le monde et vous lui donnez toute votre attention.^[1] » *Yes, Future*.

Nous usons de calme et d’exigence : aller au bout des choses que nous entreprenons semble être la condition pour imaginer de nouvelles attitudes, s’émanciper des traditions et inventer nos propres gestes, mettre en doute les habitudes et les acquis, renouveler quotidiennement notre attention. Travailler

contre l’affirmation et la définition, contre le jugement, le message fixe à sens unique, c’est s’autoriser à revenir à des choses minimes. Intégrer les petites choses à notre regard pourrait, peut-être, permettre de voir clairement, lucidement, l’électricité de ce monde qui ne peut prendre position trop longtemps, qui bouge et qui continuera de le faire. Comme les détails sont importants… Emma Cozzani nous montre l’*image minimum* de notre présence au monde produite par un simple phénomène respiratoire ; le collectif ExposerPublier manipule les images comme on produit des points de vue ; le duo mountaintcutters éprouve la temporalité d’une séquence et de l’image en bloc ; Bénédicte Lacorre rapproche les paysages et les attitudes ; Ludmilla Cerveny nous invite à une errance doublement subjective ; Alex Chevalier se tient prêt à activer « ce qui fait communauté » ; Arthur Debert utilise l’image pour protéger l’objet soumis à l’épreuve ; Mickaël Gamio se saisit de ce qui ne peut l’être ; François-Xavier Guiberteau & Anne-Émilie Philippe se composent l’un avec l’autre.

Nous l’avouons : post-Pétrole Éditions, nous voulions monter ensemble un groupe punk-rock. Iconographiquement d’un noir absolu, nous rêvions ses morceaux silencieux et ses concerts invisibles – silencieux par dommage collatéral à un besoin de temps ni trop long ni trop rapide entre les mots, invisibles par discrétion. Bien que sensibles à l’idéologie et motivées par l’émulation collective, créer une maison d’édition nous a semblé plus en lien avec notre *réalisme opératoire*. Néanmoins, la version punk 2015 consiste toujours à travailler avec peu d’argent en essayant de faire beaucoup, travailler contre la solitude de son époque, travailler contre une société qui pratique l’individualisme exclusif. Les quatre auteurs invités dans TALWEG 03 déploient un travail au potentiel relationnel certain. Marie Richeux dit que « c’est à force d’entendre les gens parler qu[elle] commence à comprendre comment se développe la pensée». Marie-Ève Lacasse travaille concentrée, les yeux éparpillés sur des modes d’expression 2.0. Lors d’une conversation que nous avons menée ensemble, Montassir Sahki raconte un vécu partagé, lucide et franc. Enfin, parce que travailler ensemble consiste à faire circuler des idées, deux des livres de Nathalie Quintane ont été offerts cette année à deux pétroleuses par la troisième. Travailler donc,

contre une ambiance jadis bousculée par un autre presque-punk et toujours d’actualité : « Je suis une bande de jeunes à moi tout seul.^[2] »

Un mouvement bien étrange a pourtant accompagné la conception et la réalisation de TALWEG 03. Pour la première fois, notre génération est physiquement connectée dans la rue à un mouvement mondial qu’on a nommé *La guerre*, ou *La peur*. De là, comment travailler sans sentir au bout de ses doigts la violence des événements qui se déroulent. On les dit impalpables alors qu’on les sent partout, apposés sur chaque chose dont on se saisit. Simplement effroyablement là. Ces actes, de guerre ou de peur, provoquent des mouvements qui les dépassent eux-mêmes, des conséquences qui ne vont cesser de se multiplier demain au-delà de leur but initial.

En réaction, nous avons eu l’envie d’emprunter les codes du journal à la condition de casser cette vie rapide qui engendre des raccourcis dans les schémas de pensée. La transrevue TALWEG est éditée une seule fois par an, le troisième numéro part sous presse dans deux jours et sera imprimé sur un papier choisi pour sa pérennité dans le temps. Le temps semble ce soir la seule réponse acceptable face à ce contexte qui nous dépasse tous – et je parle aussi d’une violence plus sournoise que celle des armes. Il faut donner de l’attention au temps, pour qu’au fur et à mesure que les pages se tournent, la présence de chacun trouve sa légitimité à l’intérieur du monde et puisse suivre ses mouvements.

^[1] Susan Sontag, Tout, et rien d’autre, entretien pour le magazine Rolling Stone par Jonathan Cott / Susan Sontag, trad. de l’anglais (américain) par Maxime Catroux, Climats, Paris, 2015, p.26

^[2] Renaud, Je suis une bande de jeunes à moi tout seul, album Laisse béton, 1977

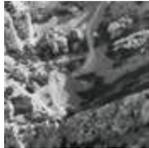
Index



Emma Cozzani Née en 1989, vit et travaille à Montpellier.
Sans titre (Imago), photogramme (vidéo), 2015.
 Le souffle, mouvement minimum, fait image. L'ombre que l'ondulation du tissu génère devient la matière visible d'une action invisible, impossible à fixer. Inspiration et respiration s'opposent et se ressemblent, s'enchaînent et se répètent.
www.echo-echo.fr



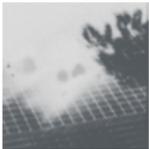
Arthur Debert Né en 1990, vit et travaille à Nancy.
Seconde main (Picasso, Periquet, LeWitt, Calder), photographie, 2015.
 Une anecdote raconte que les estampes japonaises seraient apparues en Europe au XIX^e sous la forme de papier d'emballage servant à protéger les céramiques importées. En vue d'un déménagement, Arthur Debert emballe des objets dans des feuilles de brouillon sur lesquelles sont reproduites des œuvres d'artistes reconnus.
www.arthurdebert.fr



Ludmilla Cezveny Née en 1988, vit et travaille à Bruxelles.
Sans titre 1 et 2, photographie et texte (extraits du roman *Le Désert des Tartares* de Dino Buzzati), 2015.
 Les photographies d'un paysage convoquent le récit de Drogo, héros du roman *Le Désert des Tartares*. L'officier erre dans un désert inconnu, confond réalité et fantôme. La découverte incite à déchiffrer, à inventer plutôt qu'à voir. Regarder un paysage, réel ou fictif, c'est déjà l'arpenter, se mettre en route.
www.ludmillacerveny.com



Alex Chevalier Né en 1989. Il vit et travaille.
Dessin d'atelier, photogramme (vidéo), 2015.
La Perte du Langage, photographie, 2014.
Silence I, photographie (installation, graphite sur planches de bois), 2013.
 Supports et matériaux d'expression sont rendus à leur plus simple forme: écran, pancarte, mur sont nus, vides ou appelant au silence. Quelque chose est en train de commencer, ou quelque chose s'éteint. Une ambivalence se crée entre activisme et création, silence et parole.
<http://alexchevalier.tumblr.com>



ExposerPublier Collectif créé en 2014, composé de Benoit Brient, Léo Coquet & Caroline Sebilliau. Vivent et travaillent à Paris.
6619 (I, II & III), cyanotype, 2015.
 Une vidéo est projetée sur un support sensibilisé: le reflet des variations de lumière à la surface de l'eau, image dans l'image captée par la caméra, est fixé sur le papier. *6619 (I, II & III)* se font les témoins de l'expérience d'un procédé technique répété par trois fois; le point de rencontre entre fixité et mouvement.
<http://exposerpublier.tumblr.com>



Mickaël Gamio Né en 1986, vit et travaille à Strasbourg.
Survól, photographie, 2015.
 Tourner la page d'un journal est une action habituelle qui revient à parcourir le monde mentalement, n'engendrant physiquement qu'un léger déplacement de l'air dans l'espace qui nous entoure. Cette action minime fait écho aux masses invisibles déplacées par l'oiseau lors de son vol, lorsqu'il parcourt le monde de son côté, de tout son corps.
www.cc-comma-mg.com



François-Xavier Guiberteau & Anne-Émilie Philippe Nés en 1992 et 1982. Vivent et travaillent à Marseille et à Lille.
Ridcas, collage numérique, 2015.
 Les deux artistes fusionnent deux images qu'ils affectionnent. La photographie d'une cascade se mêle à celle d'un rideau. Les deux paysages réels en forment un troisième, mental. La création d'une image à deux par la superposition rend compte d'une conversation silencieuse, d'un échange tacite entre deux individus.
<http://fxguiberteau.tumblr.com>
 & www.anem.name



Marie-Ève Lacasse Née en 1982, vit et travaille à Paris.
La pensée diffractée, texte, 2015.
 Marie-Ève Lacasse est écrivain, elle tient un blog intitulé *La vie de biais* sur lequel elle publie régulièrement des textes, comme autant de saisies spontanées d'humeurs et de moments. *La pensée diffractée* est extrait de la continuité de ces billets, et déploie une réflexion sur la relation qu'entretient l'auteur avec les réseaux sociaux et les flux d'informations.
www.marie-eve-lacasse.net



Bénédicte Lacorre Née en 1992, vit et travaille à Strasbourg.
Ruines, collage, 2014.
 Une image se forme par la juxtaposition de morceaux d'images collectées. Déchirure et montage incitent à un aller-retour entre types d'images, matières et contextes. Un espace «entre» apparaît par le télescopage de ces différents paramètres.
<http://leseauxvives.tumblr.com>



mountaincutters Duo créé en 2010 et basé à Bruxelles.
Oméga-Marbré, photographie, texte, 2015.
 La terre, matériau de construction, est soumise à l'usure et au passage du temps. Tandis qu'un bol en argile s'érode, les fondations d'une maison inachevée laissent le vent s'engouffrer. Détachés de leur fonction, les objets deviennent sculptures évolutives, s'abandonnent à l'eau et à l'air.
www.mountaincutters.com



Nathalie Quintane Née en 1964, vit et travaille à Digne-les-Bains.
 Texte, 2015.
 S'il est possible de parler à un arbre, comment envisager de s'adresser à tous les arbres? De la différence entre les hamadryades et les dryades, entre l'immuable et le mouvant. Nathalie Quintane est écrivain et décidée.



Marie Richeux Née en 1984, vit et travaille à Paris.
Images en mouvement, texte, 2015.
 Deux temps: un film, puis un corps dansant. Sous la forme du récit, puis de la correspondance, Marie Richeux interroge le rapport entre l'Histoire et le temps des images, entre la danse et l'écriture. Le texte devient un matériau à la frontière de la transmission, de l'échange et du dialogue. Marie Richeux est écrivain, elle a créé et anime quotidiennement une émission sur France Culture, *Les Nouvelles vagues*.
<http://paslapeinedecrier.hautetfort.com>



Montassir Sakhi Né en 1988, vit et travaille à Paris.
Parmi tous, entretien avec Nina Ferrer-Gleize et Marianne Mispelaère, 2015.
 Conversation avec Montassir Sakhi à propos de son engagement militant au Maroc, et retour sur la genèse des événements du «Printemps Arabe» dont il a été membre actif. Se pose la question du mouvement social et révolutionnaire sous un double prisme, entre continuité de l'Histoire et complexité des événements à venir. Montassir Sakhi est actuellement doctorant en Sciences Sociales à Paris 8, sa thèse s'intitule: «Être et Faire en État Islamique: pourquoi et comment des français et des marocains s'engagent à Daech».





Il fait chaud

— Marianne Mispelaëre

Il fait chaud. Je me sens comme une ogresse dans ses mauvais jours tellement il fait chaud. Une chaleur qui te prend à bras le corps et te dépossède de pensées, de recul. La chaleur écrase tout. Le corps est brutal, devenu non transpirant – l’époque n’est plus à laisser filer ce qu’on ressent. Tout est là, à l’intérieur. Je me frappe le thorax en pensant vaguement à l’image d’une bête déjà vieille. Je domine seule la montagne blanche et la chaleur sèche, le soleil qui ne pâlit ni de jour ni de nuit. Il n’est pas haut dans le ciel ou plutôt, c’est moi qui suis à hauteur de soleil. Je me crois le roi du monde et d’une certaine manière je le suis.

Il fait chaud. Je me sens comme une ogresse dans ses mauvais jours tellement il fait chaud. Une chaleur qui te prend à bras le corps et te dépossède de pensées, de recul. La chaleur écrase tout. Le corps est brutal, devenu non transpirant – l’époque n’est plus à laisser filer ce qu’on ressent. Tout est là, à l’intérieur. Je me frappe le thorax en pensant vaguement à l’image d’une bête déjà vieille. Je domine seule la montagne blanche et la chaleur sèche, le soleil qui ne pâlit ni de jour ni de nuit. Il n’est pas haut dans le ciel ou plutôt, c’est moi qui suis à hauteur de soleil. Je me crois le roi du monde et d’une certaine manière je le suis.

Alors pourquoi partir de cet eldorado. Parce que la chaleur nous fait bouger, nous la ressentons si fortement à l’intérieur de nous que nous devons courir partout. Courir après elle et chercher une solution à ce problème qui n’en a pas. Ou fuir le problème. La question est donc : de quel côté courir? Si (par paresse ou par insensibilité) nous restons sur la montagne, le chaud se fera toujours plus chaud, jusqu’aux insoutenables brûlures. Personne n’aime contempler sur son corps le définitif des cicatrices, mais la montagne est tranquille et belle, et je comprends, parfois, les hommes qui ne courent pas après leur vie. J’inspire la chaleur, le corps se met en marche ainsi : par un trop plein d’immatériel qui prend trop de place, une émotion forte et lente, un sentiment de lucidité installé à l’intérieur des tripes. La lucidité me blesse.

À ce que je ressens vient s’ajouter ce que je vois. Ici, du plus haut qu’on puisse être, le paysage me donne à contempler des aplats. Du rien à perte de vue – du ciel bleu mat, du sol blanc mat, fidèles fantômes à mes yeux. Sur ce manque d’images, de représentations, je bâtis de l’imagination; et ce que les hommes font, c’est essayer de réaliser ce qu’ils imaginent. Au-delà des surfaces mates, il doit bien se tenir quelque chose capable de reflets, de réverbérations. Une surface au-dessus de laquelle se pencher et voir autre chose que l’impossible en bloc. Je sens que je suis à l’aube de quelque chose. Pour l’instant il s’agit simplement de quitter mes neiges éternelles. Il faut pour cela savoir se hisser à la rampe du réel.

Il fait chaud. Je me sens comme une ogresse dans ses mauvais jours tellement il fait chaud. Une chaleur qui te prend à bras le corps et te dépossède de pensées, de recul. La chaleur écrase tout. Le corps est brutal, devenu non transpirant – l’époque n’est plus à laisser filer ce qu’on ressent. Tout est là, à l’intérieur. Je me frappe le thorax en pensant vaguement à l’image d’une bête déjà vieille. Je domine seule la montagne blanche et la chaleur sèche, le soleil qui ne pâlit ni de jour ni de nuit. Il n’est pas haut dans le ciel ou plutôt, c’est moi qui suis à hauteur de soleil. Je me crois le roi du monde et d’une certaine manière je le suis.

Les rêves ne sont pas des jeux d’enfants. Ils nous confrontent à la réalité par le biais du fantasma. Et j’en vois tout de suite les conséquences : dès l’instant où mon pied fait le premier pas, le sol devient un ennemi. Il faut être prudente. La pente est raide, et si je pense la pente, je tombe. Il faut gravir les sommets et débouler les pierriers par instinct. Je suis une ogresse non par choix, mais par instinct. Plus tard, si je suis vivante, j’attendrai la nuit pour y réfléchir : quand le paysage est désert, la tête est pleine; quand le paysage est surchargé, la tête est en latence. Mais sans doute je manque d’expérience pour penser quelque vérité impérieuse – inexprimable encore. Mes pas gravent dans la neige mes premiers signes. Ma langue maternelle est donc une langue des signes. Ces traces sont la preuve que mes actes existent et ont des conséquences : un pas entraîne un autre pas. La première marche, la première écriture, ne sont pas du tout distanciées. Je cours dans tous les sens sans encore connaître le sens du mot *fuite*. J’écris tout, sans censure, sans mesure, sans but, sans comprendre ni le mouvement de mes jambes ni le sens de mon déplacement. Tous mes pas se voient. Mais personne ne les verra jamais. On saura ce que je donnerai à voir, on retiendra le sol sur lequel j’arriverai. Les jours passent, je marche au-devant, la neige se retire. Je pense : la neige joue à être une mue. J’ai commencé à marcher noyée dans la neige. Elle tombait obliquement sur les formes déjà existantes, construisant ainsi, par superposition, d’autres formes, d’autres paysages. L’épaisseur entre le manteau neigeux et les formes qu’il recouvre s’est peu à peu amincie. Je le sens comme une longue traîne derrière moi, épaisse à son extrémité et fine sur mes épaules.

Il fait chaud. Je me sens comme une ogresse dans ses mauvais jours tellement il fait chaud. Une chaleur qui te prend à bras le corps et te dépossède de pensées, de recul. La chaleur écrase tout. Le corps est brutal, devenu non transpirant – l’époque n’est plus à laisser filer ce qu’on ressent. Tout est là, à l’intérieur. Je me frappe le thorax en pensant vaguement à l’image d’une bête déjà vieille. Je domine seule la montagne blanche et la chaleur sèche, le soleil qui ne pâlit ni de jour ni de nuit. Il n’est pas haut dans le ciel ou plutôt, c’est moi qui suis à hauteur de soleil. Je me crois le roi du monde et d’une certaine manière je le suis.



Il fait chaud. Je me sens comme une ogresse dans ses mauvais jours tellement il fait chaud. Une chaleur qui te prend à bras le corps et te dépossède de pensées, de recul. La chaleur écrase tout. Le corps est brutal, devenu non transpirant – l’époque n’est plus à laisser filer ce qu’on ressent. Tout est là, à l’intérieur. Je me frappe le thorax en pensant vaguement à l’image d’une bête déjà vieille. Je domine seule la montagne blanche et la chaleur sèche, le soleil qui ne pâlit ni de jour ni de nuit. Il n’est pas haut dans le ciel ou plutôt, c’est moi qui suis à hauteur de soleil. Je me crois le roi du monde et d’une certaine manière je le suis.

je suis immobile – à contempler le paysage, à manger, à pisser – que je me sens étrangère aux choses qui m’entourent. Que valons-nous une fois immobiles ?

Si la brume ne se lève pas ce matin, je ne verrai plus rien. La brume ne s’est pas levée et je marche toujours. Il fait chaud ; je couvre ma tête de mon tee-shirt renversé. C’est donc une femme mal fagotée, une femme à demi-nue qui avance; et parce que le sol se fait moins raide, moins meurtrier, je commence à penser. «Tout ce qui

Il fait chaud. Je me sens comme une ogresse dans ses mauvais jours tellement il fait chaud. Une chaleur qui te prend à bras le corps et te dépossède de pensées, de recul. La chaleur écrase tout. Le corps est brutal, devenu non transpirant – l’époque n’est plus à laisser filer ce qu’on ressent. Tout est là, à l’intérieur. Je me frappe le thorax en pensant vaguement à l’image d’une bête déjà vieille. Je domine seule la montagne blanche et la chaleur sèche, le soleil qui ne pâlit ni de jour ni de nuit. Il n’est pas haut dans le ciel ou plutôt, c’est moi qui suis à hauteur de soleil. Je me crois le roi du monde et d’une certaine manière je le suis.



geste, retrouver l’innocence du regard, un regard antérieur au regard, dégagé du point de vue, de l’artifice, de la narration, du film que nous nous faisons de ce monde que nous ne parcourrons jamais entièrement. Survoler radicalement le paysage tout en l’arpentant en profondeur, résolument pied contre terre, s’en extraire avec bienveillance et accepter qu’il nous touche.

Août 2015

Il fait chaud. Je me sens comme une ogresse dans ses mauvais jours tellement il fait chaud. Une chaleur qui te prend à bras le corps et te dépossède de pensées, de recul. La chaleur écrase tout. Le corps est brutal, devenu non transpirant – l’époque n’est plus à laisser filer ce qu’on ressent. Tout est là, à l’intérieur. Je me frappe le thorax en pensant vaguement à l’image d’une bête déjà vieille. Je domine seule la montagne blanche et la chaleur sèche, le soleil qui ne pâlit ni de jour ni de nuit. Il n’est pas haut dans le ciel ou plutôt, c’est moi qui suis à hauteur de soleil. Je me crois le roi du monde et d’une certaine manière je le suis.

^[1] René Char, Feuilletts d’Hypnos, Gallimard, 1946

Samedi
11 Janvier 2014
Salle Le Cap
Université Paul Sabatier
20H30 / 01H30



Samedi
11 Janvier 2014
Salle Le Cap
Université Paul Sabatier
20H30 / 01H30



OMERTA MUZIK
Samedi
11 Janvier 2014
Salle Le Cap
Université Paul Sabatier
20H30 / 01H30



la perte du langage



la perte du langage

OMERTA MUZIK

MELAN
PARAZIT
DIRTY THE KID
L'ONCLE TOM
FILS DE PLUME
GRAND MECHANT
CREW

01.14 La Dynamo

OMERTA MUZIK

DIRTY
L'ONCLE
FILS
GRAND

09.01

2

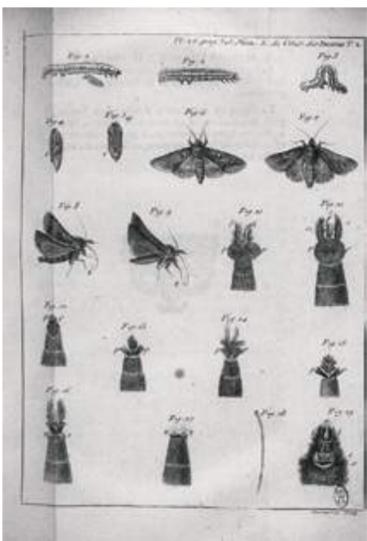


Grains

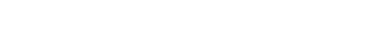
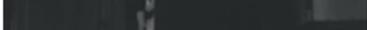
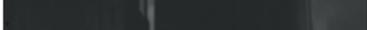
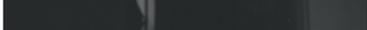
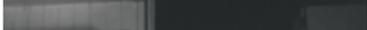
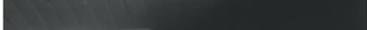
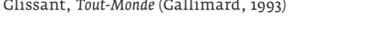
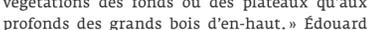
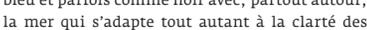
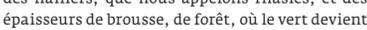
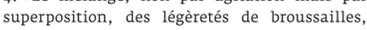
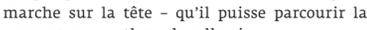
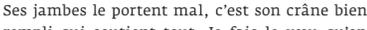
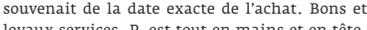
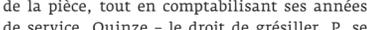
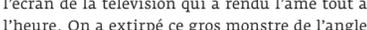
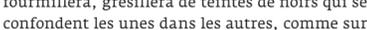
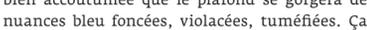
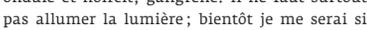
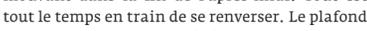
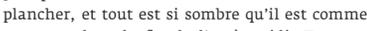
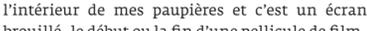
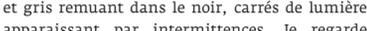
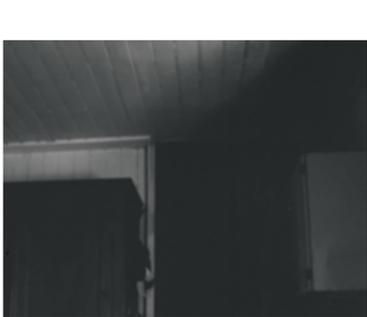
— Nina Ferrer-Gleize

— Nina Ferrer-Gleize

1. Une nuit je rêve que le grand mur qui se trouve en face de moi est recouvert, de haut en bas et de gauche à droite, d’une multitude de mites. Elles se tiennent là, les ailes repliées. J’utilise le mot « mite » bien que je ne sache pas exactement de quelle espèce il s’agit ; ce sont en tout cas des papillons de nuits, petits et longilignes, de couleur brune. Ils sont placés à égale distance les uns des autres, comme sur une planche gravée extraite d’un livre de sciences, et tous se découpent parfaitement sur le mur blanc. De là où je me trouve on croirait voir une multitude de traits, comme ceux que font les détenus pour compter les jours. De courtes lignes verticales et brunes, séparées par deux ou trois centimètres de mur blanc. Rien ne bouge, autant que rien ne parle.



2. Il arrive qu’avant de m’endormir, je presse vigoureusement mes deux mains sur mes paupières. J’appuie sur mes yeux comme pour les éteindre. Je laisse ensuite mes mains posées là, sans poids, pendant un petit moment. Mon regard doublement fermé est plus hermétique et quelque chose apparaît alors,



— Nina Ferrer-Gleize

5. Les baleines sont des sentinelles, des vigies silencieuses qui restent immobiles et fixent de loin ce qui se passe de leurs deux yeux autonomes. Je les ai vues dans un documentaire. Elles se tiennent dans l’eau comme si elles étaient entourées d’air, se déplacent en élançant de toutes part de grandes bourrasques qui soulèvent le thorax, détachent les pieds du sol, redressent le dos et le menton. Elles chantent et battent la surface. Des hommes s’appliquent ensuite à récolter, munis d’un fin tamis, les minuscules résidus de peau, de chair, d’indices dont elles se sont délestées. Ce sont des chercheurs d’or. Patiemment ils inspectent les espaces lisses qui ont été battus et rebattus, grands claquements secs, sans appel, jusqu’à ce qu’ils aient récolté ces minces particules de corps de baleines, presque invisibles à l’œil nu. Pépites d’or – tout ce qui file à travers le tissage serré du tamis, eau fluide, air, tout cela s’en va et ne restent que de petits grains blancs, infimes, qu’on retient dans des flacons, qu’on étudie.

6. Les phalènes sont toujours sur le mur. Je m’avance vers elles et une fois arrivée au plus près, je lève la main pour frôler la paroi. Toutes, elles s’envolent d’un seul coup mais ne vont nulle part. Elles s’écartent simplement, s’éloignent du mur. Aucune ne me touche (c’est un rêve). Leurs ailes remuent frénétiquement pour maintenir leur position, si fort que je crois entendre une vibration sourde, le grondement des papillons en alerte.

Je me recule à nouveau et c’est comme si une partie du mur s’était décollée, sa membrane supérieure. Les ailes tremblantes forment un voile granuleux, pleins de traits oscillants, sur toute la surface. Les papillons étaient la peau du mur, la peau s’est soulevée, et je ne vois plus qu’elle en premier plan, pleine de tremblements, grouillant comme le noir sous mes yeux.

Au réveil je me souviens des papillons comme des grains, des brindilles agitées qui ont formé une surface abstraite et remuante au-devant de moi. Il y avait quelque chose qui ressemblait au grain de certains films, ou aux pixels exagérés d’une vidéo regardée sur internet. Comme les phalènes, ce grain-là est une couche supplémentaire, une surface qui se détache au-dessus de l’histoire et de ce qui se trame.



— Nina Ferrer-Gleize



— Nina Ferrer-Gleize

et conserver les particules qui volèrent sans que j’arrive jamais à dire si elles tombent ou s’élèvent, et que j’observe dans le carré de lumière devant la fenêtre, au moindre rayon de soleil.

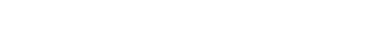
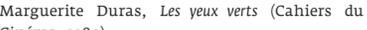
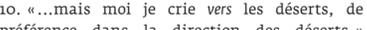
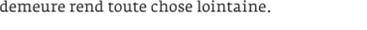
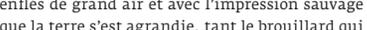
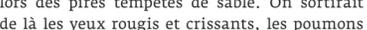
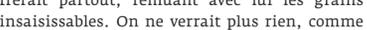
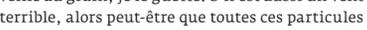
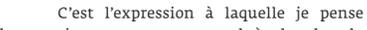
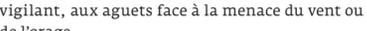
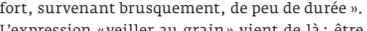
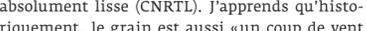
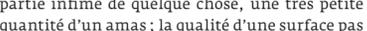
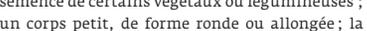
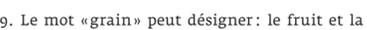
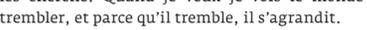
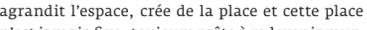
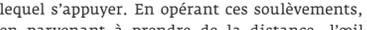
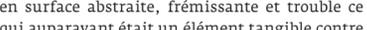
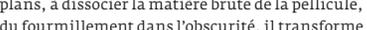
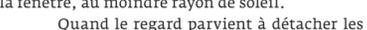
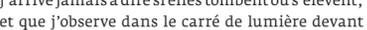
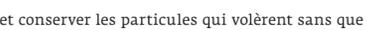
Quand le regard parvient à détacher les plans, à dissocier la matière brute de la pellicule, du fourmillement dans l’obscurité, il transforme en surface abstraite, frémissante et trouble ce qui auparavant était un élément tangible contre lequel s’appuyer. En opérant ces soulèvements, en parvenant à prendre de la distance, l’œil agrandit l’espace, crée de la place et cette place n’est jamais fixe, toujours prête à redevenir mur, toit, plafond.

Cette surface brouillée, ces poussières insaisissables surgissent partout dès lors qu’on les cherche. Quand je veux je vois le monde trembler, et parce qu’il tremble, il s’agrandit.

9. Le mot « grain » peut désigner : le fruit et la semence de certains végétaux ou légumineuses ; un corps petit, de forme ronde ou allongée ; la partie infime de quelque chose, une très petite quantité d’un amas ; la qualité d’une surface pas absolument lisse (CNRTL). J’apprends qu’historiquement, le grain est aussi « un coup de vent fort, survenant brusquement, de peu de durée ». L’expression « veiller au grain » vient de là : être vigilant, aux aguets face à la menace du vent ou de l’orage.

C’est l’expression à laquelle je pense lorsque je pousse mon regard à chercher la poussière, le fourmillement des surfaces. Je veille au grain, je le guette. S’il est aussi un vent terrible, alors peut-être que toutes ces particules qui s’agitent calmement sont capables de déclencher d’énormes tempêtes. L’air s’engouffrerait partout, remuant avec lui les grains insaisissables. On ne verrait plus rien, comme lors des pires tempêtes de sable. On sortirait de là les yeux rougis et crissant, les poumons enflés de grand air et avec l’impression sauvage que la terre s’est agrandie, tant le brouillard qui demeure rend toute chose lointaine.

10. « …mais moi je crie *vers* les déserts, de préférence dans la direction des déserts. » Marguerite Duras, *Les yeux verts* (Cahiers du Cinéma, 1980)



— Nina Ferrer-Gleize

L'organisation de la bibliothèque II

— Audrey Ohlmann

Dans le bureau deux tables sont disposées en relation l'une à l'autre. Une de ces deux tables est rectangulaire, elle offre un plateau de quatre-vingt-quinze centimètres de large par soixante-huit centimètres de profondeur. De biais, au dos de la table rectangle est installée l'autre table, une table arrondie d'un mètre de diamètre, dont le plateau est amovible, agrandissant ou non sa surface de réception. Il y a pour moi une différence certaine entre la table rectangle et la ronde. La surface du plan rectangulaire est destinée à recevoir un ordinateur, c'est la table de travail. La surface arrondie, quant à elle, accueille les livres choisis, les cahiers et les papiers ; je m'y assois pour lire ou prendre des notes.

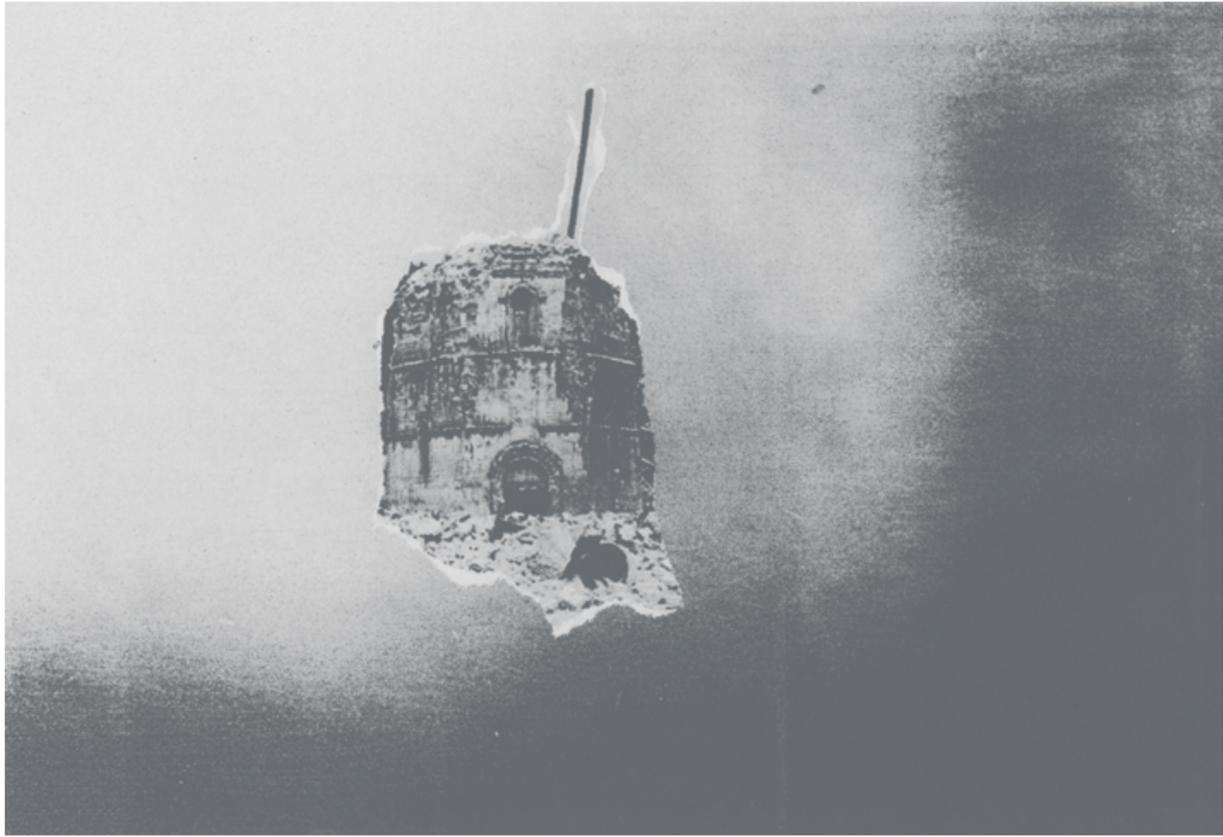
Les livres choisis sont les plus immédiats, les plus nécessaires à la réflexion du moment. Sur la table ronde en attente de lecture, les volumes sélectionnés issus de la bibliothèque sont disposés à plat puis empilés là. Les livres sont à portée de main, prêts à être pratiqués. Assise à ma table de travail, il me suffit d'un geste du bras vers l'arrière pour en saisir un. Quotidiennement je répète ces gestes : je pose un livre en tête de pile, je retire une liasse de papier d'entre deux, j'augmente la pile, j'entasse, j'ajoute un ouvrage, j'en ôte un et ainsi de suite. Cet espace dédié aux livres se construit de manière transitoire, dans son organisation, sa hiérarchisation, sa décomposition. Ce rassemblement d'ouvrages s'agence en piles de différentes hauteurs. Le nombre des empilements varie, les assemblages se succèdent ponctuellement, en relation à l'activité décidée du moment.

De nouvelles images sont déterminées par les mouvements ; les mouvements engendrés par l'activité du moment ou du processus en cours. De la table de travail, un mouvement de la tête vers la droite me permet d'apercevoir une composition de traits et de formes au milieu de l'espace rond. Sur la table, point initial de cette merveilleuse multiplication de livres, se forme au fur et à mesure du temps un véritable paysage. Un paysage de monts et de vallées qui se déplace, se meut progressivement comme l'érosion en accéléré d'un horizon. Les tas présentent des contours discontinus rendant précaire la stabilité des structures. Les formations montueuses toujours nouvelles s'élèvent en couches irrégulières, elles révèlent une multitude de variations chromatiques comparables aux strates géologiques de la croûte terrestre. C'est là un territoire de mouvances visuelles improbables qui se dessine à partir des livres, cahiers, notes et papiers.

L'apparition d'une iconographie perceptible d'un paysage s'observe, où le temps de la contemplation s'installe.

Je me lève de la table de travail, je m'assois à la table de lecture ; j'observe les structures devant moi, je m'immerge dans un flot de documentations et d'informations. J'étudie les ensembles produits par les différentes combinaisons aléatoires de mes gestes quotidiens. Les livres, les cahiers et les papiers de toutes sortes empilés, s'entassent en grand nombre dans ce cercle limité. L'étendue d'un vaste espace de pensée s'ouvre ; j'arpente jour après jour des terres de régions inconnues où les différences de nivellements se métamorphosent systématiquement. Je déambule dans certains milieux, je laisse se dessiner des possibilités inaperçues. Cet environnement dédié à la réflexion change dans le temps en fonction de l'évolution des connaissances. Un territoire de recherche et d'intérêt s'assemble. Je place en relation des auteurs (à priori éloignés dans l'espace et le temps) selon des hypothèses, afin de produire des associations. Associations qui renouvellent sans relâche le regard porté au monde.

À travers ces dénivelés de sommets et de creux, j'entreprends des lectures, je découvre des auteurs qui activent l'esprit. Les hiérarchisations toujours mouvantes et les rapprochements singuliers des matières construisent la pensée. En réagissant méthodiquement le contexte de la table ronde j'imagine des configurations, des constellations de notions permutables avançant en parallèle d'une pensée mouvante.



Remerciements

Remerciements à nos partenaires et à nos lecteurs. Merci à nos amis et à nos proches.

Pétrole Éditions remercie chacun et tous les auteurs qui forment, ensemble, ce troisième numéro de TALWEG. Pétrole Éditions remercie Marie-Ève Lacasse, Nathalie Quintane, Marie Richeux et Montassir Sakhi, qui nous ont confirmé la nécessité primordiale d’oser écrire aux personnes qu'on lit et qu'on écoute.

Pétrole Éditions remercie chaleureusement Cédric Dupire.

Pétrole Éditions remercie tous les auteurs qui ont pris le temps de répondre à son appel à participation. Pour leur soutien, Pétrole Éditions remercie la Ville de Strasbourg et la DRAC Alsace, section des Arts Plastiques.

Pour leur enthousiasme et leur loyauté, Pétrole Éditions remercie Jean-François Mugnier (Syndicat Potentiel, Strasbourg), Béatrice Josse & Chéryl Gréciet (49 Nord 6 Est - Frac Lorraine, Metz), Thi N’Guyen (librairie Séries Graphiques, Strasbourg), Jeanne Holsteyn & Gaëlle Méric (librairie L/OA, Paris), Ida Minini (IAC, Villeurbanne), Mathieu Renard (Lendroit éditions, Rennes) et Karen Alphonso (Espace Labo, Genève).

Pétrole Éditions remercie, pour l’endurance, Christian Nething et toute l’équipe de OTT Imprimeurs.

Remerciements à nos partenaires et à nos lecteurs. Merci à nos amis et à nos proches.

Pétrole Éditions remercie chacun et tous les auteurs qui forment, ensemble, ce troisième numéro de TALWEG. Pétrole Éditions remercie Marie-Ève Lacasse, Nathalie Quintane, Marie Richeux et Montassir Sakhi, qui nous ont confirmé la nécessité primordiale d’oser écrire aux personnes qu'on lit et qu'on écoute.

Pétrole Éditions remercie chaleureusement Cédric Dupire.

Pétrole Éditions remercie tous les libraires qui ont su faire une place à TALWEG sur leurs tables et parmi leurs ouvrages.

Pétrole Éditions remercie Sophie Wahnich pour ses conseils précieux.

Pétrole Éditions remercie ses adhérents: la galerie Angle, Peter Allen, Béatrice Souchon & Patrice Baillon, Françoise Gleize et Gilbert Ferrer, Sylvie Gleize, ExposerPublier; ainsi que les abonnés à la transrevue TALWEG: Fabrice Baboin, Béatrice Souchon, Ana Baillon, Françoise Gleize, Sylvie Gleize, Sylviane Thomas, Mathieu Ohlmann, Morgane Britscher & Alain Colardelle, Dominique Castell, Paul Rivat, la galerie Angle.

Pétrole Éditions remercie, pour la justesse constante dont il fait preuve, Bernard Goy.

Pour sa lecture et son regard attentifs, Pétrole Editions remercie Julia Billet.

Pétrole Éditions remercie, pour sa pugnacité, sa présence bienveillante, Marjo Mispelaere, et pour son charisme digne des choristes de Bob Marley, Aurélie Villard.

Pétrole Éditions remercie simplement Jeff Barbier. Pétrole Éditions remercie ceux qui ont su maîtriser à merveille l’art du camouflage et des surprises qui en découlent toujours.

Pétrole Éditions remercie les copains, parce qu’ils dansent!

TALWEG (mot all. *Tal*: vallée, et *Weg*: chemin) désigne la ligne d’intersection des deux pentes latérales d’une vallée, suivant laquelle se dirigent les eaux courantes.

TALWEG est une transrevue.

Sa publication est annuelle.

TALWEG ne possède aucune contrainte technique ni formelle pérenne. Format, papier, reliure, impression, forment un système architectural propre à chaque numéro.

TALWEG est un laboratoire de recherche où se côtoient des propositions plastiques et théoriques, points de vue artistiques, littéraires et scientifiques autour d’une réflexion commune.

TALWEG est portée en colonne vertébrale du travail éditorial mené par Pétrole Éditions, qui s’attache à concevoir, à produire, à éditer, à exposer et diffuser des livres s’apparentant aux «livres d’artistes » dans le domaine de l’art contemporain.

Remerciements à nos partenaires et à nos lecteurs. Merci à nos amis et à nos proches.

En vous abonnant à la transrevue **TALWEG**, vous soutenez Pétrole Éditions et bénéficiez d’une réduction sur le prix de vente de la transrevue. L’abonnement court sur trois numéros, trois ans, il coûte 75 €. Le bulletin d’abonnement est téléchargeable sur le site internet www.petrole-editions.com/store.

Remerciements à nos partenaires et à nos lecteurs. Merci à nos amis et à nos proches.

Pétrole Éditions remercie chacun et tous les auteurs qui forment, ensemble, ce troisième numéro de TALWEG. Pétrole Éditions remercie Marie-Ève Lacasse, Nathalie Quintane, Marie Richeux et Montassir Sakhi, qui nous ont confirmé la nécessité primordiale d’oser écrire aux personnes qu'on lit et qu'on écoute.

Pétrole Éditions remercie chaleureusement Cédric Dupire.

Pétrole Éditions remercie tous les auteurs qui ont pris le temps de répondre à son appel à participation.

Pour leur soutien, Pétrole Éditions remercie la Ville de Strasbourg et la DRAC Alsace, section des Arts Plastiques.

Pour leur enthousiasme et leur loyauté, Pétrole Éditions remercie Jean-François Mugnier (Syndicat Potentiel, Strasbourg), Béatrice Josse & Chéryl Gréciet (49 Nord 6 Est - Frac Lorraine, Metz), Thi N’Guyen (librairie Séries Graphiques, Strasbourg), Jeanne Holsteyn & Gaëlle Méric (librairie L/OA, Paris), Ida Minini (IAC, Villeurbanne), Mathieu Renard (Lendroit éditions, Rennes) et Karen Alphonso (Espace Labo, Genève).

Pétrole Éditions remercie, pour l’endurance, Christian Nething et toute l’équipe de OTT Imprimeurs.

Pétrole Éditions remercie tous les libraires qui ont su faire une place à TALWEG sur leurs tables et parmi leurs ouvrages.

Pétrole Éditions remercie Sophie Wahnich pour ses conseils précieux.

Pétrole Éditions remercie ses adhérents: la galerie Angle, Peter Allen, Béatrice Souchon & Patrice Baillon, Françoise Gleize et Gilbert Ferrer, Sylvie Gleize, ExposerPublier; ainsi que les abonnés à la transrevue TALWEG: Fabrice Baboin, Béatrice Souchon, Ana Baillon, Françoise Gleize, Sylvie Gleize, Sylviane Thomas, Mathieu Ohlmann, Morgane Britscher & Alain Colardelle, Dominique Castell, Paul Rivat, la galerie Angle.

Pétrole Éditions remercie, pour la justesse constante dont il fait preuve, Bernard Goy.

Pour sa lecture et son regard attentifs, Pétrole Editions remercie Julia Billet.

Pétrole Éditions remercie, pour sa pugnacité, sa présence bienveillante, Marjo Mispelaere, et pour son charisme digne des choristes de Bob Marley, Aurélie Villard.

Pétrole Éditions remercie simplement Jeff Barbier. Pétrole Éditions remercie ceux qui ont su maîtriser à merveille l’art du camouflage et des surprises qui en découlent toujours.

Pétrole Éditions remercie les copains, parce qu’ils dansent!

Remerciements à nos partenaires et à nos lecteurs. Merci à nos amis et à nos proches.

Pétrole Éditions remercie chacun et tous les auteurs qui forment, ensemble, ce troisième numéro de TALWEG. Pétrole Éditions remercie Marie-Ève Lacasse, Nathalie Quintane, Marie Richeux et Montassir Sakhi, qui nous ont confirmé la nécessité primordiale d’oser écrire aux personnes qu'on lit et qu'on écoute.

Pétrole Éditions remercie chaleureusement Cédric Dupire.

Pétrole Éditions remercie tous les auteurs qui ont pris le temps de répondre à son appel à participation.

Pour leur soutien, Pétrole Éditions remercie la Ville de Strasbourg et la DRAC Alsace, section des Arts Plastiques.

Pour leur enthousiasme et leur loyauté, Pétrole Éditions remercie Jean-François Mugnier (Syndicat Potentiel, Strasbourg), Béatrice Josse & Chéryl Gréciet (49 Nord 6 Est - Frac Lorraine, Metz), Thi N’Guyen (librairie Séries Graphiques, Strasbourg), Jeanne Holsteyn & Gaëlle Méric (librairie L/OA, Paris), Ida Minini (IAC, Villeurbanne), Mathieu Renard (Lendroit éditions, Rennes) et Karen Alphonso (Espace Labo, Genève).

Pétrole Éditions remercie, pour l’endurance, Christian Nething et toute l’équipe de OTT Imprimeurs.

Pétrole Éditions remercie tous les libraires qui ont su faire une place à TALWEG sur leurs tables et parmi leurs ouvrages.

Pétrole Éditions remercie Sophie Wahnich pour ses conseils précieux.

Pétrole Éditions remercie ses adhérents: la galerie Angle, Peter Allen, Béatrice Souchon & Patrice Baillon, Françoise Gleize et Gilbert Ferrer, Sylvie Gleize, ExposerPublier; ainsi que les abonnés à la transrevue TALWEG: Fabrice Baboin, Béatrice Souchon, Ana Baillon, Françoise Gleize, Sylvie Gleize, Sylviane Thomas, Mathieu Ohlmann, Morgane Britscher & Alain Colardelle, Dominique Castell, Paul Rivat, la galerie Angle.

Pétrole Éditions remercie, pour la justesse constante dont il fait preuve, Bernard Goy.

Pour sa lecture et son regard attentifs, Pétrole Editions remercie Julia Billet.

Pétrole Éditions remercie, pour sa pugnacité, sa présence bienveillante, Marjo Mispelaere, et pour son charisme digne des choristes de Bob Marley, Aurélie Villard.

Pétrole Éditions remercie simplement Jeff Barbier. Pétrole Éditions remercie ceux qui ont su maîtriser à merveille l’art du camouflage et des surprises qui en découlent toujours.

Pétrole Éditions remercie les copains, parce qu’ils dansent!

Remerciements à nos partenaires et à nos lecteurs. Merci à nos amis et à nos proches.

Pétrole Éditions remercie chacun et tous les auteurs qui forment, ensemble, ce troisième numéro de TALWEG. Pétrole Éditions remercie Marie-Ève Lacasse, Nathalie Quintane, Marie Richeux et Montassir Sakhi, qui nous ont confirmé la nécessité primordiale d’oser écrire aux personnes qu'on lit et qu'on écoute.

